

André Carpentier, Denise Desautels, Marie-Chantale Gariépy

Yvon Paré

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2006). Compte rendu de [André Carpentier, Denise Desautels, Marie-Chantale Gariépy]. *Lettres québécoises*, (121), 33–34.

André Carpentier, *Ruelles, jours ouvrables*,
Montréal, Boréal, 2005, 364 p., 29,95 \$.

L'aventure se cache dans les ruelles de Montréal

Les ruelles, ces apparences de rues qui se faufilent entre les maisons, ces ouvertures qui permettent de plonger dans l'intimité des villes, d'y surprendre l'envers du décor, la vie de tous les jours, celle que l'on dissimule aux regards.

Juste le titre de ce récit constitue une énigme. André Carpentier s'est fait rôdeur, marcheur et arpenteur pour sentir, voir et découvrir ce que les façades des grandes artères de Montréal masquent.

L'écrivain rôde, noircit des carnets, surveille à gauche et à droite, vole des bouts de phrases, des appels, des mots qui se transforment en énigmes.

Carpentier a toujours eu un faible pour les récits intimes, les réflexions qui surgissent quand on s'exile dans ces pays où les balises s'estompent ou, plus simplement, quand on se colle au familier avec une curiosité de tous les instants.

Le marcheur a sillonné les ruelles de Montréal en toutes saisons. Les ruelles de son enfance où il a inventé des châteaux et ressenti les premiers émois de l'adolescence. Il y a trouvé le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, la neige qui étouffe les ruelles et les transforme en morceaux de campagne. Une manière de surprendre les gens et leurs habitudes selon les jours.

INTIMITÉ

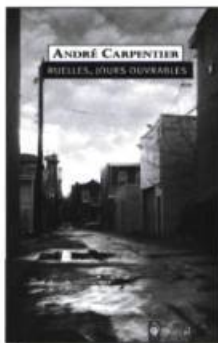
S'aventurer dans les ruelles de Montréal, c'est plonger dans l'intimité des gens, surprendre un couple dans la fragilité de sa galerie ou une adolescente dans son mal-être. Les hommes et les femmes y dissimulent leurs extravagances, leur simplicité et leurs rêves.

Dans les cours, il y a tout autant à voir : un bricoleur dans son garage qui recense ses outils, une femme au sourire de directrice des ventes qui passe son pouce sur une vaisselle ébréchée, un proprio qui cherche des fissures dans ses fondations, une gamine dans son maillot de cycliste en lycra stretch qui fait ses gammes au saxophone, une vieille qui, de sa main fragile, écarte les rayures de rideaux, un grand-père qui rapetisse, une grand-mère qui cède son autorité, un travailleur de nuit réveillé par l'effraction de la ruelle, qui peste contre la marche forcée au travail... [...] Un après-midi dans son cantique, quoi! (p. 35)

Jeunes, femmes seules, vieillards cloués à une chaise comme un chat fatigué ou des adolescents qui foncent en bombant le torse. Beau temps mauvais temps, Carpentier hante des lieux, circule en amont et en aval, surprend les bonheurs de la



lumière sur les murs de briques, des musiciens qui s'inventent une scène au fond d'un garage et des bricoleurs qui pourraient échauffer des cathédrales.



LES DANGERS

La ruelle a ses règles, ses habitués, et ne s'y aventure pas qui veut. Carpentier devra s'expliquer avec les policiers. Situation embarrassante, amusante, ou moments plus inquiétants quand il fait face à des bandes agressives. Si certaines ruelles sont avenantes et bucoliques, d'autres se transforment en jungle. C'est le propre du flâneur que d'avoir les réflexes aiguisés et de savoir flairer le danger.

André Carpentier trace un portrait saisissant des ruelles, reprend sans cesse des croquis, élabore une sorte de palimpseste où la ruelle se livre dans toutes ses beautés.

Des couleurs vives égayent le ciel de criardes rayures, ce sont des cerfs-volants qui se croisent et se frôlent et laissent échapper des flap-flap. Des ficelles à peine perceptibles les relient à des têtes de gamins aux regards parsemés d'étoiles, des gamins engagés à grandir sous l'effet des vents qui les tirent vers le ciel, eux qui veulent rester cloués au sol de l'enfance. Une femme des rues et des ruelles, perdue dans son délire, esquisse un temps un sourire béat devant ce spectacle, mais aussitôt rattrapée par une rage de fond, se reprend et fulmine contre ces méchants poteaux et fils électriques qui cherchent à attraper ces formes colorées qu'on dirait libres tant elles virevoltent, et elle crie et elle hurle et elle effarouche les enfants. (p. 123)

Un récit qui se savoure à petites gorgées et qu'on explore le sourire aux lèvres. Des bonheurs d'écriture, des coulées de soleil par jour lisse et comme en arrêt. Une belle façon de vivre l'aventure chez soi, de peindre la ville avec d'autres couleurs. Ça sent le BBQ, les sacs de poubelle éventrés, mais c'est formidablement humain. De quoi étonner et donner envie de partir, un matin de septembre, pour se perdre dans les sortilèges d'une ruelle.

Denise Desautels, *Ce désir toujours*,
Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2005, 144 p., 15,95 \$.

Quels mots vous révèlent et vous hantent ?

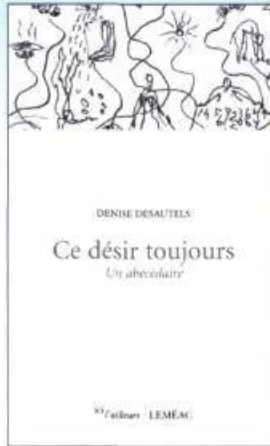
Il n'y a pas de hasard. Certains mots vous traquent et créent des brèches dans les fortifications que l'écriture dresse autour de soi.

L'abécédaire peut s'avérer un exercice périlleux. Vingt-six mots suffisent-ils à dresser un portrait juste de soi? Denise Desautels, à partir de chaque lettre de l'alphabet, a isolé un mot pour le triturer, plonger dans ses hantises et la source de son écriture. Elle s'y abandonne avec une franchise et une honnêteté désarmantes. Une puissance égale à *Ce fauve*, le *Bonheur* qu'elle livrait en 1998.

« Après », « bibliothèque », « chat », « écrire », « journal », « père » s'imposent. Une liste en apparence anodine qui entraîne le lecteur dans l'univers de Desautels. Des événements qui laissent sans volonté, une difficulté à écrire cet « après ». L'écrivaine s'arrache à peine à la mort de sa mère. Le monde est dévasté et elle doit réapprendre à posséder le jour.

Mai 2002. J'écris après. Après la disparition de ma mère et de Lou, deux femmes ayant servi de modèles à deux autres, fictives, qui se relaient auprès de l'enfant, ma semblable, ma sœur, la narratrice de *Ce fauve*, le Bonheur. Après la parution de l'étrange trilogie : *Cimetières* : la vague muette, *Tombeau de Lou* et *Pendant la mort*. *Après septembre*, le 11, et ce qu'il y a devant, ce qu'il y a derrière, de souffrant, d'irrésolu, d'aveugle. (p. 7)

Denise Desautels interpelle ses morts, ceux qui ont menacé sa vie. Le père décédé quand elle était enfant, sa mère, des



proches, des disparitions qui sont venues la hanter pour ne plus la lâcher. Une présence que l'écriture a su garder à distance mais en exigeant une attention de tous les instants.

J'écris dans une solitude privée d'ajournement. Traquée par cette insignifiance de l'après qui repousse loin la moindre prétention. Quoi qu'en pense l'autre, qui ne grandira jamais, je refuse de prendre le chemin creux où le sable bouge et nous enfonce. Or, dans ce silence qui précède l'aurore, certains mots ont l'air de petits tyrans. (p. 11)

Un livre touchant où l'auteure ramène des réflexions puisées dans ses nombreux livres et ses lectures. Des textes d'une densité remarquable. Comme si Denise Desautels s'éloignait de sa poésie dans *Ce désir toujours* pour mieux la palper. Comme elle scrute une sculpture, recule devant une toile pour mieux la « voir ». Denise Desautels cisèle chaque phrase avec une rigueur d'orfèvre.

Marie-Chantale Gariépy, *Sparadrap*, Montréal, Marchand de feuilles, 2005, 148p., 17,95 \$.

La mort serait-elle un savoir inné ?

Quel livre dérangent et perturbant !

S*paradrap* de Marie-Chantale Gariépy bascule dans l'univers de Fugue Malrot, une jeune femme qui veut en finir avec l'existence depuis son premier cri. Hasard ou chance, elle ne parvient jamais à ses fins.

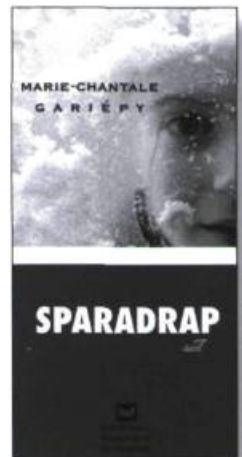
Fugue Malrot, poupon trouvé dans les draps d'un pénitencier, cherche par tous les moyens à mourir. Sa mère, incarcérée pour on ne sait quel crime, a accouché clandestinement. Aucune importance! Après un essai ultime, Fugue se retrouve dans une institution psychiatrique.

Je suis un coin, un « vous ne pouvez pas aller plus loin », une impasse en quelque sorte. J'élève mes propres murs sans m'en apercevoir, je le fais dès que j'ai le dos tourné. Mon silence est devenu un insupportable vacarme. À la campagne ou au bloc ambulatoire, je n'envisage jamais qu'une seule option. Qu'on me laisse faire, qu'est-ce que ça peut



bien changer pour eux? Je n'ai rien. Rien. C'est pour ça qu'il me faut combler le vide avec la mort. (p. 53)

Le lecteur bute contre les phrases, se débat avec cette logique de la fin. Comment nier la vie, piétiner tout espoir? Les chapitres, découpés au ciseau, entraînent le lecteur dans cette marche à la frontière de la mort. Dans un second mouvement, le compte à rebours s'amorce. La narratrice remonte vers la surface.



LA VOIX

Une voix, un écho surgit dans la tête de Fugue quand plus rien n'est possible. Un chant que la jeune femme a toujours cherché. Une voix transforme l'image de la mère. La tendresse apparaît, la chaleur humaine, comme une flamme fragile. « Je prends la décision de ressurgir. Ce sera bien la première fois, voilà que je me sauve moi-même. Cruelle ironie. Je veux voir cette voix. » (p. 113)

Pourra-t-elle aimer et être aimée? L'auteure nous ramène l'enfance de Fugue, esquisse l'institution et le personnel où elle piège le lecteur. Peut-être pour découvrir le malaise du personnage et de toute une génération...

L'écriture est particulièrement efficace et dépouillée. C'est fort heureux! Ce récit n'a besoin d'aucun artifice. Marie-Chantale Gariépy noue des nœuds, casse des certitudes et à la fin, dans un souffle, un dernier chapitre qui se recroqueville dans l'espace d'une phrase, elle largue le lecteur. Un véritable coup de massue. « Mourir ne s'apprend pas, c'est un savoir qui vous est donné à la naissance, un départ depuis toujours amorcé. » (p. 106)